



**AgEcon** SEARCH  
RESEARCH IN AGRICULTURAL & APPLIED ECONOMICS

*The World's Largest Open Access Agricultural & Applied Economics Digital Library*

**This document is discoverable and free to researchers across the globe due to the work of AgEcon Search.**

**Help ensure our sustainability.**

Give to AgEcon Search

AgEcon Search

<http://ageconsearch.umn.edu>

[aesearch@umn.edu](mailto:aesearch@umn.edu)

*Papers downloaded from **AgEcon Search** may be used for non-commercial purposes and personal study only. No other use, including posting to another Internet site, is permitted without permission from the copyright owner (not AgEcon Search), or as allowed under the provisions of Fair Use, U.S. Copyright Act, Title 17 U.S.C.*

*No endorsement of AgEcon Search or its fundraising activities by the author(s) of the following work or their employer(s) is intended or implied.*

---

## Réflexions en guise de synthèse

D. Labey

### Abstract

The aim of economics is not to plan society (no science could). Its aim is to give rational coherence to the various plans that societies produce.

Our societies are changing and all have both a new plan and an old one. In order to make this new plan coherent, economics turn first to ecology which gives information about the non-human environment. It then turns to the social sciences which gives little information. Finally it turns towards the various branches of biology which, in their attempt to provide data, gradually make up a new anthropology.

### Résumé

La science économique n'a pas pour objet de définir les projets de société (et du reste aucune science ne peut le faire). Elle a pour objet de donner une cohérence rationnelle aux divers projets qui naissent dans les sociétés.

Nos sociétés sont en train de muter et comportent toutes un projet nouveau à côté du projet ancien. La science économique pour rendre cohérent ce projet nouveau s'adresse d'abord à l'écologie, qui lui répond seulement sur l'environnement non humain. Elle s'adresse ensuite aux sciences sociales qui ne répondent guère. Elle s'adresse enfin à divers secteurs de la biologie qui, en essayant de lui fournir des données, constituent peu à peu une nouvelle anthropologie.

---

### Citer ce document / Cite this document :

Labey D. Réflexions en guise de synthèse. In: Économie rurale. N°124, 1978. Ecologie et société - Première partie. pp. 62-64;

doi : <https://doi.org/10.3406/ecoru.1978.2559>

[https://www.persee.fr/doc/ecoru\\_0013-0559\\_1978\\_num\\_124\\_1\\_2559](https://www.persee.fr/doc/ecoru_0013-0559_1978_num_124_1_2559)

---

Fichier pdf généré le 08/05/2018

# RÉFLEXIONS EN GUISE DE SYNTHÈSE

Daniel LABEY

Centre d'Etudes pour la Gestion des Ressources Naturelles (CEGERNA)

La science économique n'a pas pour objet de définir les projets de société (et du reste aucune science ne peut le faire). Elle a pour objet de donner une cohérence rationnelle aux divers projets qui naissent dans les sociétés.

Nos sociétés sont en train de muter et comportent toutes un projet nouveau à côté du projet ancien. La science économique pour rendre cohérent ce projet nouveau s'adresse d'abord à l'écologie, qui lui répond seulement sur l'environnement non humain. Elle s'adresse ensuite aux sciences sociales qui ne répondent guère. Elle s'adresse enfin à divers secteurs de la biologie qui, en essayant de lui fournir des données, constituent peu à peu une nouvelle anthropologie.

*The aim of economics is not to plan society (no science could). Its aim is to give rational coherence to the various plans that societies produce.*

*Our societies are changing and all have both a new plan and an old one. In order to make this new plan coherent, economics turn first to ecology which gives information about the non-human environment. It then turns to the social sciences which gives little information. Finally it turns towards the various branches of biology which, in their attempt to provide data, gradually make up a new anthropology.*

D'abord une réflexion d'ordre général mais qui me paraît pourtant nécessaire. La science crée son propre objet et elle ne peut exprimer une image de la réalité. Elle nous fournit des outils parmi d'autres pour explorer la réalité ou plutôt des secteurs de la réalité. Nous n'avons peut-être pas une conscience suffisante de cela. Par exemple, pour rester dans le cadre de la systémique qui nous a beaucoup occupés, il me paraît un peu inutile d'engager un débat long et difficile pour savoir si le concept d'écosystème urbain représente une réalité. Il me paraît plus important d'examiner si ce concept est un outil commode pour l'investigation de notre environnement et s'il apporte quelque chose de nouveau à nos connaissances.

Les outils de la science nous fournissent quelques données solides ici et là. Rien de plus. Nous restons fort ignorants et en particulier sur l'essentiel, c'est-à-dire les moyens d'organiser nos sociétés. L'humilité nous est nécessaire bien sûr. Elle nous est aussi fort utile.

Les deux termes d'économie et d'écologie semblent très voisins. Ils ne le sont que de façon un peu lointaine. Le concept grec d'OIKOS représente dans nos langues modernes deux concepts différents, celui de maison, d'habitation et celui d'habitat. Le premier concept est dans Economie, le second dans Ecologie.

J'ai souvent demandé aux spécialistes une définition de l'économie et je sais fort bien ce que les économistes répondront si on les interroge, M. Rullière en particulier. Il n'est peut-être pas inutile à notre débat de vous dire comment la voient les spécialistes des autres disciplines. Votre science nous apparaît comme la science des meilleurs choix de gestion, et singulièrement des choix de gestion collective et publique. Mais il nous semble aussi que votre science doit prendre appui sur un projet de société, formulé ou non, conscient ou non, qui est exté-

rieur à votre science, et qui est du reste extérieur à toute science. Il n'y a pas de science des projets de société. Il ne peut évidemment y en avoir. Chaque groupe humain suivant son temps, sa latitude ou son histoire choisit et exprime ce à quoi il aspire raisonnablement. La science économique intervient alors, s'empare de ce projet pour le rendre rationnel et cohérent, dans la limite évidemment des informations et des éléments qui lui sont fournis.

Il en est de même pour l'architecture qui traduit d'une façon très concrète les projets conscients ou inconscients des groupes humains. Il est inexact de parler d'architecture rationnelle en soi ou, comme on dit, fonctionnelle. Une architecture fonctionnelle ne saurait être qu'une application rationnelle d'un projet de société qui est lui, par nature, en dehors du rationnel. Le palais de Versailles, qui est tout à fait irrationnel pour notre projet, est parfaitement rationnel pour les Européens de 1680. Il correspond à des besoins révélés des gens de cette époque. Il est l'expression de leur projet. Ils l'ont écrit sous toutes les formes et dans toutes les langues.

La condescendance ironique de beaucoup de nos contemporains à l'égard de Versailles me choque. Juger les réalisations matérielles ou culturelles d'une société passée à la mesure de notre propre et passagère rationalité, c'est tomber dans l'ethnocentrisme. C'est, à mes yeux, aussi choquant que la condescendance à l'égard des réalisations de certaines sociétés contemporaines non blanches, dites traditionnelles. Il y a deux façons de tomber dans l'ethnocentrisme : dans le temps et dans l'espace.

Evidemment une société humaine ne peut faire n'importe quoi. Elle doit faire un choix, d'une part à l'intérieur des potentialités somatiques et mentales de l'espèce humaine, d'autre part à l'intérieur des potentia-

lités de sa niche écologique, c'est-à-dire de son environnement vivant non humain. Le critère d'un bon choix est la durabilité de la société. Mais cet éventail est riche. Qu'on en juge par la linguistique. Il existe une langue humaine, une grammaire humaine. L'espèce humaine telle qu'elle est équipée sur le plan mental ne peut parler qu'une langue humaine, mais les variables sont nombreuses, les langues très diverses. Osons-nous sourire d'une autre langue, étrangère dans le temps ou dans l'espace, au nom de la rationalité de la nôtre ? Il doit en être de même pour l'architecture et aussi pour les systèmes de gestion. Toute rationalité est contingente. Elle dépend du choix d'une société. C'est ce choix que les économistes doivent, dans un temps et dans un lieu donnés, chercher à exprimer pour le rendre rationnel.

Cela dit nous nous trouvons depuis une dizaine d'années devant un clivage et un glissement progressif de notre projet de société. Disons le plus simplement, notre société porte en elle plusieurs projets opposés qui impliquent naturellement des rationalités divergentes. La science économique s'en ressent et elle apparaît de l'extérieur comme tiraillée entre deux rationalités.

## Deux rationalités

- La première, la plus ancienne, a pour objet essentiel le moindre coût, la meilleure utilisation des moyens ; elle s'exprime volontiers en valeurs monétaires.

- La seconde met l'accent sur la conservation des biens biologiques, sur les équilibres, sur les seuils, les régulations dans l'environnement humain et non humain. Elle recherche volontiers des comptes en patrimoine exprimés en quantités physiques.

Il va de soi que cette seconde rationalité recherche plus encore que la première un support dans les sciences biologiques, aussi bien de l'humain que du reste du monde vivant. Elle recherche en particulier les données qui concernent la gestion de l'espace rural, car l'espace rural représente la base biologique de la communauté. Or parler de cette base, parler de nature en Europe, c'est parler d'agriculture, puisque l'espace européen est cultivé dans sa très grande majorité et depuis des siècles.

Cette deuxième tendance de l'économie se tourne donc naturellement vers l'**agronomie**. Mais l'agronomie ne répond pas. Elle s'attache surtout à l'étude des interventions massives de l'homme sur le vivant. Elle cherche à tout domestiquer, à tout régler. Elle a peu d'intérêt pour les actions naturelles du vivant sur le vivant, avec une très faible intervention humaine. La microbiologie des sols par exemple est presque passée sous silence. En un mot l'agronomie paraît principalement tournée vers une rentabilité exprimée en valeurs monétaires, ce qui signifie que la science agronomique actuelle continue peut-être à fournir un support de données biologiques à la première tendance de l'économie, mais ne fournit rien à la seconde.

Devant le vide de l'agronomie, la seconde tendance

se tourne vers l'**écologie** ; mais l'écologie redoute un peu les écosystèmes anthropisés pour l'étude desquels elle n'est pas suffisamment armée. Elle ne s'y aventure qu'avec des précautions extrêmes. Elle étudie plus facilement la Tunisie que la Beauce (et même pour en revenir un instant à cet ethnocentrisme qui stérilise nos efforts, il arrive presque toujours que ce sont les Beauverons qui étudient la Tunisie et non le contraire comme il serait souhaitable).

Cette lacune de l'écologie a une origine facile à déceler. L'écologie se sent mal à l'aise avec les actuelles sciences en psychologie, et la sociologie, disons les sciences sociales, au sens courant du terme. Le domaine scientifique qu'elles occupent, les méthodes qu'elles pratiquent font hésiter les écologues. Ces derniers parlent essentiellement du rapport des espèces entre elles, et pour eux le concept d'espèce, les caractéristiques des espèces animales ou végétales sont fondamentaux. L'écologie a besoin d'une définition biologique et spécifique de l'**homo** et cette définition les écologues ne la trouvent pas (l'ethnologie mise à part) dans les actuelles sciences sociales. Dans ces sciences l'homme n'a pas de corps, pas d'autonomie ni de physiologie. Il n'a que des sensations, des sentiments, des opinions. Il parle beaucoup. Les sciences sociales (car il faut excepter certains secteurs de la psychologie américaine) paraissent souvent aux biologistes et particulièrement aux écologues comme des sciences du discours de l'homme. Les concepts d'adaptabilité et de régulation si importants pour l'écologie ne s'y peuvent transposer. Même l'idée d'équilibre, qui est pourtant si vague, ne peut correspondre dans les deux domaines. Pour l'écologie c'est plutôt la fluctuation minimale pouvant exister entre deux pôles aussi bien sur le plan somatique que sur le plan mental. Pour les sciences sociales c'est quand l'homme parle et dit qu'il est heureux.

Nous avons souligné il y a un instant que l'**ethnologie** devait être mise à part. Elle est en effet depuis longtemps attirée par le comportement humain et le rapport existant entre le vivant humain et le vivant non humain. L'ethnologie apparaît comme la seule des sciences sociales à porter en arrière-plan la notion fondamentale d'espèce humaine. Certains écologues diront bien sûr que c'est une paléontologie de l'espèce, il n'empêche que la recherche ethnologique est la seule recherche en science sociale qui puisse être bien située, bien comprise et bien intégrée par les écologues, celle qui en gros communique assez commodément avec la biologie.

L'ethnologie étant à peu près le seul secteur des sciences sociales qui jouxte la biologie et ce secteur ne suffisant pas à la poursuite de sa recherche, la biologie a entrepris de jouxter les sciences sociales dans trois secteurs. Le premier est celui de l'ethnologie humaine. L'**éthologie**, science du comportement des êtres vivants, se livre plutôt à l'étude des comportements animaux, mais, par l'intermédiaire de la primatologie, elle arrive depuis quelques années à l'étude des comportements humains. Elle a commencé par le bébé humain. Lente-

ment elle remonte vers l'adulte. L'essentiel de l'éthologie c'est qu'elle s'abstient d'étudier le discours humain, et c'est son principal mérite, car elle fait cesser, grâce à l'étude du comportement, la fallacieuse distinction du somatique et du mental.

Après l'éthologie, le second domaine qui jouxte maintenant étroitement le domaine des sciences sociales est celui de la **neurobiologie** qui apporte une définition toujours plus exacte des capacités mentales spécifiques de l'homme.

Le troisième domaine, qui n'a pas paru dans ce débat, est celui exploré en France par Claude Leroy, celui de la santé entraperçue à travers son contraire la pathologie et que l'on pourrait sans doute rattacher à l'**épidémiologie**. Cela veut dire simplement qu'on recherche les caractéristiques de l'homo pour cesser de le brutaliser maladroitement comme on le fait dans notre société.

L'ethnologie, la neurobiologie, l'épidémiologie, et aussi bien sûr l'écologie humaine se constituent peu à peu (avec l'apport d'autres disciplines) en une sorte de science

générale de l'homme et de l'espèce humaine à laquelle on peut donner le nom d'**anthropologie**. Nous sommes donc en plein mouvement épistémologique. Des domaines entiers des sciences sociales et des sciences tout court se confondent. On ne distingue même plus très bien où se trouvent certains domaines des sciences biomédicales. Elles sont prises elles aussi dans le mouvement. C'est dans des UER biomédicales en effet que fonctionnent les séminaires d'Ecologie humaine ouverts depuis déjà cinq ans. Le rapide survol que je viens de faire devant vous est du reste appuyé sur l'expérience du séminaire de Paris V.

Ce discours sur le corps de l'homme, sur l'espèce humaine, sur le nouvel objet de l'anthropologie va peut-être choquer secrètement quelques-uns d'entre vous. Ils y entreverront du matérialisme et de la barbarie. Je crois au contraire que c'est une nouvelle morale qui naît avec une nouvelle science, la morale tirée de l'extraordinaire homogénéité de l'espèce humaine et de l'obligation où nous sommes de vivre dans un rapport cohérent avec le reste du monde vivant. C'est peut-être là, tout simplement, le nouvel humanisme.

*Le directeur de la publication: Philippe MAINIÉ*

---

Imprimerie Saint-Paul 55001 Bar le Duc 4<sup>e</sup> trim. 1977 N° 12-77-871  
Commission Paritaire des Papiers de Presse - Certificat n° 55951